

**"Cœur de ville" :
Donner vie au centre de Renens**

La ville qu'on aime....

**Jean-Bernard Racine,
professeur à l'Université de Lausanne
Renens, 26 mai 2007**

Et si l'on parlait d'amour ? Au cœur des choses, devant une histoire qui se lit dans la rue, au milieu de ou face à cette foule bigarrée, une géographie ouverte !

«La ville qu'on aime», tel est le titre que votre syndique m'a proposé de traiter, dans une sorte de bouquet final à votre fête et à vos activités réflexives et critiques (je ne dirais pas «académiques» sur cette ville en devenir qu'est Renens.

Et la première question qui nous vient à l'esprit est évidemment la suivante : «peut-on aimer la ville», et pourquoi pas la série qui la prolonge, aimer une ville ? sa ville ? s'aimer en ville, ? et l'autre qui l'accompagne peut-être, dans l'esprit des lausannois pure laine sans doute : «Renens est-elle vraiment une ville ?». (Certains disent que ce n'est qu'une banlieue, mais si je suis bien informé c'est justement ce que vous ne voulez plus être, vous qui êtes maintenant la 4^{ème} ville du canton). Alors, si Renens est vraiment une ville: «Aimez-vous Renens ?». Et la troisième, qui lancera peut-être le débat (puisqu'il s'agit d'une conférence échange) : que faire pour être capable de l'aimer, pour l'aimer plus encore, pour que l'on puisse l'aimer encore plus ? En passant, peut-être nous demanderons-nous encore s'il faut vraiment aimer la ville, ou plutôt demander à ceux qui s'en occupent de faire le nécessaire pour que l'on puisse l'aimer. En se souvenant du fait que lorsque l'on est amoureux, on perd parfois trop facilement son esprit critique.

I.- Quelques mots donc sur l'amour des villes et d'abord sur ce que c'est qu'une ville.

Quoiqu'il en soit, la ville est bien devenue la forme quasi universelle que prend l'organisation de l'occupation humaine de la terre. Depuis cette année, la majorité de la population mondiale vit dans une ville (et vit le mode de vie urbain qui lui est lié). La ville s'est imposée comme l'horizon de notre destin au sein de sociétés devenues massivement urbaines (Racine, 1993). c'est le lieu où se joue pour la majorité des hommes et des femmes de ce monde depuis cette année, leur passion d'exister, le sens concret, quotidien que prend notre existence.

Mais qu'est-ce qu'une ville ? Difficile de s'en tenir à une définition statistique, même si notre pays, mais aussi tous les autres et évidemment les Nations unies, en ont fait un critère. En général 5'000 habitants, l'ONU, 20'000, la Suisse 10'000. Tout cela me paraît un peu idiot. Je me souviens d'avoir vu des gros villages en Hongrie de plus de 20'000 habitants qui n'ont rien d'une ville, et de morceaux d'Afrique blanche au Congo où 200 blancs ça fait une ville. Prenons-y autrement et disons plutôt qu'une ville c'est tout à la fois de la densité, de la proximité, de l'hétérogénéité. Une rupture plus ou moins nette sur son environnement immédiat. Et bien sûr quelques fonctions spécifiques, de production et de consommation, mais aussi et surtout d'organisation et de pouvoir, dont les signes s'inscrivent généralement dans son paysage toujours diversifié comme le sont ses quartiers et ses habitants. L'essentiel me paraissant être quant à moi le fait d'être centrale, le centre de quelque chose vers lequel les routes convergent, centralité, mais aussi concentration d'activités et de populations, d'où la densité et la proximité, mais surtout l'hétérogénéité. La ville a pour principe même, le

mélange, la mixité, des paysages bâtis, des paysages sociaux. Parce que fondamentalement, et un mot résume tout ça, la ville est RENCONTRE. Une rencontre qui s'incarne particulièrement ici : sur la place du marché. Comme autrefois elle s'incarnait sur l'agora grec, lieu de l'expression politique, ou plus tard dans et autour de la Cathédrale, en attendant le triste jour où elle ne se ferait que dans les banques et compagnies d'assurance. Et leur gratte-ciels. Mais ce n'est pas encore le cas à Renens.

Vous l'aurez donc compris, cette ville est duale, elle est tout à fois territoire ET population, cadre matériel (des rues, des maisons, du béton, des places, des jardins, des services, des fonctions) ET unité de vie collective, configurations d'objets physiques ET nœud de relations entre sujets sociaux (que vous êtes tous ici, résidents ou visiteurs occasionnels, amis comme moi de la ville et de son marché si particulièrement animé, dont on disait récemment dans la presse sa supériorité sur celui de Prilly).

La ville c'est donc bien plus que des rues, des maisons, du béton, des places, des jardins, des services, des fonctions, la ville c'est de la chair et du sang, les vôtres. La question/invitation est tout de même délicate : faire la ville, vos édiles, les architectes qui ont pensé le renouvellement de ce cœur de ville, mais aussi tous ceux qui les ont précédé, ont pensé ou pensent savoir, la gérer aussi, mais comment faire pour faire aimer la ville ? L'idée même d'aimer la ville est-elle plausible ? C'est pourtant une expérience que nous avons tous faite, cette expérience qui crée des attachements durables (ou passagers pendant un voyage). Mais de quoi est-elle faite cette expérience ? Aimer une ville, aimer sa ville, aimer les villes, aimer la ville, s'aimer en ville, aimer les urbains, aimer les rencontres qui sont sans doute le sel même de l'urbanité (Nathalie Blanc et al. Cosmopolitiques, 2004, p.11-12).

Comment se crée le lien, comment se tissent tous ces liens avec la matière urbaine elle-même, avec un cadre bâti et ses formes, avec la nature que parfois on réinvente en ville, avec un milieu mais aussi avec les gens (la ville c'est d'abord les gens dit-on volontiers), avec ces habitants, ces autres habitants que parfois l'on fuit, ou que l'on recherche, pour créer ces configurations sociales inscrites et visibles dans l'espace ? Mieux, comment faire pour que ceux qui sont en charge de fabriquer et de gérer la ville soient capables non seulement d'aimer notre ville, mais de faire vivre ces attachements ?

Sans doute en étant attentifs à la possibilité de mobiliser tout un chacun sur des projets urbains ou des situations auxquels ils sont confrontés : la démocratie urbaine n'est-elle pas un des leviers pour faire aimer la ville ? Comment faire peut-être, pour changer le regard que les habitants portent sur leur ville sans pour autant renier ce que l'on a acquis dans notre histoire, nos liens, notre passé, fut-il celui que l'on a douloureusement vécu chez IRIL, mais avec lequel on entretient tout de même une chaude relation émotionnelle ?

L'une de nos ambitions centrales aujourd'hui est donc de pouvoir modéliser, conceptuellement au moins, la constitution du rapport affectif des individus à la ville, de comprendre les relations parfois antagonistes que les citoyens entretiennent avec leurs villes, pour savoir si ce rapport peut être un moyen d'action susceptible d'améliorer ou de modifier la relation individu/ville et partant, les chances de réalisation du projet urbain et ce dès l'amont de sa conception. En d'autres termes et plus généralement, de comprendre comment la ville s'insère dans l'expérience humaine et quel rôle joue sur ce plan ce que d'autres, Roland Barthes (1969) pour l'écriture, George Baird (1972) pour l'architecture, appelleraient «la dimension amoureuse». Nous pensons en effet qu'aucun débat sur les causes, les manifestations et les effets de la relation de la proximité ne peut se passer d'une réflexion sur

la constitution préalable des liens entre les individus et l'espace, nécessaire à la compréhension du rôle central joué par les interactions qui servent (tout autant) à traiter de l'éloignement entre les hommes. De mobiliser en d'autres termes, en matière d'analyse urbaine, à côté des dimensions morphologiques, socio-démographiques et structurales fonctionnelles, le registre socio-affectif, voire onirique (Remy, 1993).

L'affectif ! La «mise en forme des émotions» ! Je suis convaincu que ce sont des dimensions qui existent dans nos rapports aux lieux, et singulièrement à la ville. Les spécialistes du tourisme le savent bien. C'est ce que l'on appelle la «mise en désir des lieux». On sait bien qu'«une destination touristique est un lieu dont la mise en désir a été construite», dont on a oublié les constructeurs .. Chaque lieu a une âme. Le poète enfin : «J'ai des souvenirs de ville, comme on a des souvenirs d'amour» écrivait Valery Larbaud⁴ et notre «géographe» écrivain, Julien Gracq (1985) dans sa *Forme d'une ville*, prêtant à Nantes «chair et vie selon la loi du désir plutôt que selon celle de l'objectivité», nous révélant qu'il y a en chacun de nous une ville, une seule, qui fait partie de nous, «la seule dont nous puissions rendre compte».

Tout cela est bien joli me direz-vous. Mais, entre nous :

II.- Renens est-elle une ville, ou bêtement encore une banlieue ?

Toute une série de qualificatifs négatifs accompagnent ce mot. Le morne troupeau au de banlieues du poète Guillaume Apollinaire (il parlait de celles de Paris) ou de cette banlieue que décrit l'autre poète Georges Duhamel, «pays de petites maisons, de petits jardins, de petits rêves et d'ambitions malingres» (Vue ter. Prom. VI)

Ne serait-elle pas condamnée par son histoire et sa position de voisine, voire d'extension urbaine de Lausanne, à rester une banlieue, mot terrible quand vous pensez à son origine étymologique : au XIII^{ème} siècle le *ban*, terme juridique exprimait le territoire *d'une lieue* jouxtant la ville et la distance sur laquelle la ville centrale exerçait son autorité, tout restant extérieur ses limites. Progressivement, après la disparition des enceintes matérielles de la ville, la notion s'est élargie à tout ces territoires urbanisés que la ville centrale a progressivement colonisé pour la faire servir à son développement, soit en y implantant ses industries et les logements ouvriers qui allaient avec, et plus généralement toutes sortes de rejets de la ville, tout ce qui pénétrant de la place, était de petite taille sur le plan des investissements.

Une banlieue subordonnée donc, mais ô combien utile au développement de la ville, mais qui gardera de ses origines et de son premier peuplement, même si elle joue un rôle considérable sur le plan des transports et des échanges, une relative mauvaise réputation de zone d'urbanisation incomplète, où souvent, on construit vite et bon marché, avec comme corollaire l'arrivée de populations d'origine variée certes (des dizaines et des dizaines de nationalités différentes) mais ayant en commun le fait de se trouver sur le plan des emplois plutôt en bas de l'échelle, et ceci expliquant cela, souvent mal équipées en services. Bref, une image négative, sauf quand il s'agit, bien évidemment de ces autres banlieues que sont les zones résidentielles aisées qui sur le modèle de Versailles pour la cour d'Ancien Régime se multiplient autour des grandes villes comme Neuilly Auteuil ou Passy, généralement à l'opposé, de l'autre côté de la ville centrale, comme ici d'ailleurs : pensons aux communes de

⁵ Valery Larbaud (1891-1957) Les poésies de A.O. Bernaboot

Pully et d'Epalinges, ou en position très privilégiée par rapport au relief ou aux aménités du paysage, comme St Sulpice.

Et pourtant ? J'en suis sûr, ce n'est pas ainsi que vous jugez Renens, ce n'est pas à ce type de représentations que vous avez envie de vous identifier.

III-. Peut-on aimer la ville de Renens ?

Et je reviens à mon premier point : peut-on aimer la ville ? Puis le suivant : Renens peut-il être une ville ? Y répondre c'est aussi répondre à la question : quelle ville voulons-nous ? Et le troisième : non pas peut-on aimer Renens, mais plutôt, mon exhortation : oui, il faut, pour son avenir même, que vous aimiez Renens et que vous militiez pour avoir la ville que vous désirez. Qu'ayant répondu à la question : quelle ville voulons-nous ? vous militiez pour que celle-ci advienne.

Et je dirai en conclusion que je suis convaincu non seulement que vous pouvez le faire, mais qu'une majorité le fait et vit une relation d'amour avec cette ville qui mérite de plus en plus le nom de ville, et ce d'autant plus que l'on est parfois en droit de se demander si la banlieue –et peut-être reste-t-il tout de même certains aspects banlieusards à Renens – ce n'est pas la centralité de demain et en tout cas s'il n'est pas grand temps de réévaluer le périurbain.

Mais avant de répondre, quelques minutes d'analyse plus générale d'abord.

Que vit-on dans la ville ? Problèmes urbains ou problèmes sociaux ?

«Une même ville peut cesser de nous parler, donc d'être poétique et, cependant, elle concerne notre agrément par les services qu'elle nous offre. Il existe, selon nous, un amour de la ville, d'une ville qui est autre chose que la sublimation de pulsions originelles. Un tel amour possède une relative autonomie et prend place au milieu d'autres formes d'attachement comme l'amour d'un père, de l'enfant, de la montagne, des sons». Pierre Sansot¹

Ceci dit n'oublions pas la leçon de la chanson d'Asnavour, «Que c'est triste Venise, quand on ne s'aime plus».

Car la ville, je l'ai dit, ce sont aussi les gens, la ville c'est la rencontre, ce sont les relations que l'on entretient les uns avec les autres, ce sont les pouvoirs publics, ce sont les partenaires économiques mais c'est aussi l'investissement personnel et collectif de nos concitoyens. Et je crois bien que c'est ce qui donne sens à la ville.

Evidemment, tout ce que nous vivons dans la ville ne dépend pas que de nous, ni de nos édiles, ni de ceux qui la fabriquent et l'animent plus ou moins bien, plus ou moins efficacement, plus ou moins généreusement. Si une société ne veille pas à assurer, dans toute la mesure du possible, l'égalité des chances, ne donne pas les moyens de lutter, au niveau national, contre les délocalisations, le chômage, le racisme, l'exclusion sociale, l'échec scolaire, ne pense pas à faire une place à celui qui la cherche dans la ville, c'est la ville qui en souffrira sans que l'on puisse lui attribuer la faute. La maladie des quartiers en France

¹ in *Habiter poétiquement la ville*, texte inédit paru en marge de l'entretien avec Thierry Paquot, in *Urbanisme*, no.290 septembre octobre 1996, p.6-12

n'est pas la faute des seuls quartiers, non plus que les violences urbaines ne sont la faute du seul béton pousse au crime.

Il reste qu'il y a peut-être tout un apprentissage à faire pour apprendre, dans les villes, fussent-elles périphériques, à vivre dans l'hétérogénéité, à accepter les différences, apprendre peut-être aussi à aimer son quartier, son club de foot, ses potes, sa ville, à se faire aimer aussi. En tout cas à se supporter, à s'accepter, se tolérer et finalement, à découvrir la richesse de l'autre, à faire une valeur de ce que d'aucun considèrent d'abord comme un problème.

A découvrir, puisque la ville c'est aussi, et c'est d'abord les gens, qu'il peut y avoir une âme en banlieue, même aux marges de la ville, une âme, une identité, déjà des souvenirs communs, des expériences communes, pour ceux qui sont sensibles à l'ancrage dans le passé, mais aussi, une volonté de vivre ensemble, de participer à un même effort, je dirais précisément, à participer à ce qui se passe.

Et aujourd'hui, à l'évidence il se passe des choses au cœur de la ville et le fait d'être là est déjà une participation. Je veux vous dire ce que je crois fondamentalement. Je suis géographe spécialiste des questions urbaines. Je devrais commenter tout ce qui vous est proposé. Mais cela a déjà été fait je crois, et il y a peut-être plus important. L'important, c'est peut-être de considérer que le devenir de Renens dépend moins d'une administration, fut-elle aussi sympathique et bienveillante que la vôtre, ni de mesures techniques, aussi importante et indispensables soient-elles. Cet avenir il est logé en vous en même temps qu'il l'est au cœur de votre vie société et donc dans vos villes. Dans la manière dont vous acceptez les différences, dans votre multiculturalisme, dans une identité urbaine qui ne renvoie plus au passé mais à l'avenir, une identité que vous êtes en train d'acquérir. En construisant une ville nouvelle.

Notre époque est toute pleine de contradictions, de déséquilibres. Elle manque encore gravement d'opportunités sur le plan social. Et c'est vrai que les villes concentrent souvent ces contradictions. C'est dans les villes qu'elles s'expriment le plus crûment. Mais c'est aussi dans les villes que l'on trouve les solutions. Parce que les villes offrent parallèlement un peu tout : des transgressions possibles, mais aussi des libertés, de la sécurité mais aussi du mystère, la possibilité d'être protégé, mais aussi celle de jouir de la liberté de vivre l'aventure urbaine. Elles ont toujours été le catalyseur du changement.

Deux principes fondamentaux à respecter

Avec deux précisions cependant : nos villes doivent évoluer en obéissant je crois à deux principes qui se sont progressivement imposés dans l'esprit et la conscience de chacun, un peu comme les modes s'imposent, sans que vraiment on s'en rende compte mais tout d'un coup quelque chose nous en fait prendre conscience (comme pour le combat des femmes, il a tout de même fallu que quelques minorités actives s'en occupent et montent au créneau, mais finalement les choses semblent tout d'un coup aller de soi) :

- **les villes se doivent être respectueuses** (de l'environnement naturel comme de l'environnement social), c'est toute la problématique du développement durable et de la croissance intelligente, et je pense que vos élus sont bien engagés dans le processus..

- ***les villes doivent être des lieux de participation concertée et négociée*** . Les villes ne vivront bien demain que si elles sont construites par tous, c'est à dire en suivant désormais le principe clé de la participation des populations à la prise de décision, dans le sens le plus démocratique en organisant la collégialité, en renonçant aux décisions arbitraire, fussent-elles prises par un décideur public légitimement élu. Les décisions aujourd'hui doivent être prises selon un processus passant par des discussions approfondies, en d'autres termes par la concertation et la négociation, par la compréhension des enjeux. Et ceci implique tout le monde, du syndic, des élus, des spécialistes, de tout un chacun, de ceux qui vivent et rêvent la ville, et qui l'aimeront d'autant plus qu'ils auront eu l'impression, non la certitude d'avoir pu contribuer à son évolution, d'en être, à sa manière, même modeste, partie prenante. Lorsque les projets urbain sont soumis à la population selon le principe de participation concerté et négociée (en lieu et place du modèle hiérarchique habituel), c'est ensemble que l'on abouti aux choix définitifs que l'on peut dès lors s'approprier et envers lesquels on se sentira responsables.

Renens : une ville pour en rêver ?

Et c'est dans ce cadre là que s'énonce alors les beaux mots que votre municipalité a choisi pour définir les objectifs du programme de législature que vous avez pu lire, et auquel j'ai eu l'honneur et le privilège de participer un tout petit peu : faire ville (autrement dit en finir avec le statut de banlieue, c'est une nécessité aussi en devenant chef lieu de l'Ouest) en développant une croissance intelligente, ce sont les mots clés du nouvel urbanisme, autour de quelques concepts auxquels il vous appartient maintenant de donner un contenu :

➤ **Renens ville créative**

Dans les domaines culturels, économique et social. Créative parce qu'avec volonté, dynamisme, imagination et inventivité, il s'agit de renforcer l'image positive de votre ville, de réaliser des projets novateurs., d'offrir des infrastructure modernes et efficaces

> **Renens ville intégrante**

Ville intégrante parce que le mélange, la diversité et la rencontre des autres font partie des plaisirs de la ville. Parce que votre ville veut continuer d'être ce qu'a parce que vous voulez habiter ensemble égaux et différents, favoriser les liens sociaux, l'intégration réciproque, entre générations comme entre communautés. fait de vous votre histoire, un modèle d'interculturalité réussie.

> **Renens ville équitable**

Ville équitable parce que la ville ne peut se construire que dans le respect et l'attention portée à chacun. Parce que l'équité, le fait de pouvoir avoir accès au travail, au logement,. A l'information, est la meilleure des préventions contre la violence et l'insécurité.

> **Renens ville durable**

Ville durable, parce que le développement durable est le seul qui préserve notre environnement à terme. Parce que le développement des transports en commun et des mobilités douces est particulièrement en retard en Suisse romande et dans l'Ouest lausannois,

pourtant favorable aux vélos sur le plan topographique et que la pollution vous impose d'agir. Durable parce que la ville compacte a besoin d'espaces verts de qualité.

> **Renens ville efficace**

Ville efficace parce qu'il s'agit d'améliorer la gouvernance de la ville, sa qualité et son accessibilité à tous les citoyens, ainsi que la présence sur le terrain des forces de prévention et de sécurité. Il s'agit aussi de renforcer et de faire avancer les collaborations avec les localités voisines, la région, et le canton., et de prendre notre place dans les transformations à venir, fusions ou agglomération.

Autant de vœux pieux me direz-vous ?

Et bien non. Pour deux raisons.

- La première c'est que, d'abord, il n'en tient qu'à vous qu'ils se réalisent et que je suis convaincu, pour en revenir directement à mon thème de l'amour des villes, que la meilleure manière d'aimer sa ville et accessoirement de s'aimer en ville, est de participer à sa transformation, à l'élaboration de ses politiques, d'avoir ou de se donner la possibilité d'avoir dans votre ville des actes gratifiants, en d'autres termes d'exercer par votre participation, par vos propositions une certaine forme de pouvoir, d'avoir contribué, à votre niveau à faire bouger les choses, d'avoir eu un acte moteur sur ce qui vous entoure.
- La seconde, c'est que c'est déjà bien parti et que les signes de la réussite sont déjà là.

D'abord cette manifestation, et ce que nous pouvons déjà voir et comprendre de ce qui se dessine ici autour de la réhabilitation de cette place, si j'en crois ma lecture de la presse disons simplement ce dernier mois. J'ai l'impression que le pari est en bonne voie d'être gagné.

Je garde juste les titres : (ils sont évocateurs) et parlent d'eux mêmes :

Renens, une ville qui bouge

Le marché de Prilly bats de l'aile, celui de Renens a la cote

Renens : une mue ambitieuse mais réaliste

Renens : un des parlements les plus féminisés de toutes les villes Suisses

Renens : du béton, mais aussi de la verdure

Renens : la gare change

Renens ville interculturelle !

Renens : aux petits soins pour «ses» étudiants, ceux de l'Unil, de l'EPFL et maintenant de l'ECAL

Renens : TESA (fabricant d'instruments de mesure haute précision, présente à Renens depuis 1941) innove sans cesse pour continuer à produire sur place

Moudon et Renens, deux communes fières de leurs étrangers

Renens : lieu d'intégration

Voilà, vous avez un peu tout, et tout est en marche. Je crois bien que vous pouvez aimer votre Renens, et bon lausannois que je suis, je vous en félicite.

Et, finalement tout change, c'est ce qu'enregistre le journaliste qui commente le nouveau programme de législature : «Renens : une mue ambitieuse mais réaliste».

Et c'est vrai que si Renens peut maintenant comptabiliser les caractéristiques les plus demandées du Nouvel urbanisme, la métrique piétonne qui permettra à chacun de vaquer à ses occupations soit à pied soit en vélo soit empruntant les transports publics en site propre, tout son développement étant orienté sur le transit, une mixité fonctionnelle que reflètera bien votre nouvelle place associant logements, bureaux et commerces tout en préservant un espace public, et plus précisément encore un jardin public ajoutant la touche de vert indispensable aujourd'hui en préservant, la municipalité s'y est engagée l'une arborisation de la place –ce sera une nature urbaine, pourquoi pas, le jardin dans la ville c'est tout à fait biblique - et même prophétiquement biblique - en veillant cependant à ne pas oublier à terme la maison des cultures signe et support du choix si essentiel de valoriser et de stimuler une véritable culture de l'interculturalité.

Reste évidemment, votre taux de chômage, le premier du canton avec 7.2% en avril (contre 6.8% à Vevey et 6.2% à Lausanne, et une moyenne cantonale de 4.5 (celle de Suisse maintenant est en dessous du 3%). Il faut encore se mobiliser. Mais bien évidemment c'est parce que Renens, ancienne cité ouvrière avec l'Ouest lausannois dans son ensemble a subi de plein fouet le processus de désindustrialisation qui affecte l'ensemble de nos sociétés mais qui s'est incarné ici par la fermeture de quelques uns des plus beaux fleurons du canton, (Maillefer, Iril, Veillon, Filtrona).

Mais je crois que l'essentiel pour l'instant est ailleurs : dans le défi que Renens a relevé en cherchant à revendiquer et à valoriser son identité multiculturelle. Il est bien évident que le caractère festif de cette place du Marché témoigne de la réussite et de l'originalité d'une démarche qui semble bien avoir pris, comme on dit que les braises prennent dans un brasier. Comme le disait votre syndique dans une interview récemment, et je ne peux faire mieux que de la citer :

«on a arrêté de considérer la forte proportion d'étrangers comme une tare, revendiquant au contraire clairement la multiculturalité de Renens comme une richesse. Cette population fait partie intégrante de la commune, au même titre que les ouvriers qui ont permis à Renens de devenir, avec l'industrialisation, la quatrième ville du Canton». Et d'ajouter : *«quelque chose de très fort s'est donc opéré avec ce changement de concept au niveau du discours. La fête multiculturelle en 2000 puis la création du CISE ont marqué symboliquement cette évolution».* En d'autres termes, je dirai que Renens est maintenant en avance sur son temps.

IV- Renens et le défi d'une identité interculturelle

A sa manière elle est en passe de devenir une ville modèle, celle où l'on apprend, où l'on expérimente déjà comment vivre ensemble, égaux et différents, en s'enrichissant les uns les autres de ces différences, en s'inventant une identité.

Alors que si souvent les identités sont meurtrières, comme vous en avez la preuve tous les jours dans les journaux, ici l'identité née de la mixité, celle qui fait que lorsque l'on se retrouve ici, on n'est ni chez les uns ni chez les autres, mais tous chez soi au même titre.

Je précise : non pas dans un **espace plein**, chez soi en admettant l'autre à une certaine distance, à la manière par exemple du quartier chinois à la porte d'Italie à Paris, ni dans un **espace neutre**, marqué par l'absence d'une véritable communication collective et une

impossibilité de mise en scène publique, où l'on ne se sent *ni chez soi, ni chez l'autre* comme dans bien des quartiers parisiens où coexistent des immigrés et des français (le XVI^e), mais plutôt dans **un espace transparent**, ou mieux une structure transparente (comme dans le quartier d'Aligre dans le XII^e arrondissement de Paris) «où l'on est tous chez soi, au même titre les uns que les autres». Chacun d'entre vous pouvant rester lui-même, sans renier ses racines, tout en continuant à se construire dans son rapport aux autres, dans un processus d'interaction lui permettant d'enrichir ses appartenances à travers des réseaux sociaux communs, sans pour autant abandonner ses autres appartenances spécifiques, individuelles ou collectives. C'est cela la **véritable intégration**, qui n'est ni assimilation, ni marginalisation ou rejet, correspondant à ce que j'appelle **interculturalité**, résultat de cette intégration réciproque, entre générations comme entre communautés, **le passage d'un espace multiculturel partagé à un espace interculturel construit dans l'interaction.**

Voilà, vous avez un peu tout, et tout est en marche. Dans l'interaction, il y a action, et Renens aujourd'hui est vraiment en action. Je crois bien que vous pouvez aimer votre Renens, et bon lausannois que je suis, je vous en félicite.

Si j'aime Renens personnellement, c'est que j'y découvre la recherche collective d'un sens, c'est-à-dire tout à la fois une signification et une direction.